

Robin's Son

Ça grince autour d'elle. Ça tangué. Ça pue, la vermine, les corps rances, le bois vermoulu. La nausée ne la quitte pas, ni l'angoisse. Depuis combien de temps, déjà ? Elle garde les yeux fermés — ne rien voir au-dehors, se concentrer sur ce rai de lumière qui subsiste en elle. Ses mains encerclent ses jambes repliées, sa tête repose sur ses genoux.

« L'est morte, maman, la fille ? Elle bouge pas du tout.

— Non, elle dort, je crois. Ne la dérange pas. Toi aussi tu devrais dormir, ouistiti. »

Pupa Omu entend le petit qui proteste. Ça ne la dérange pas. Au contraire. Il lui rappelle son frère ébouriffé qui écarquillait les yeux et croyait que la vie réservait de merveilleuses surprises.

La veille du départ, elle fredonnait une berceuse de son enfance à une fillette dans un coin du barracoon¹. Elle les a vus arriver entre les planches disjointes, une nuée d'hommes au visage blanc et aux rires gras. Ils ont ouvert la porte. Elle s'est recroquevillée dans l'ombre. Mais ça n'a pas suffi. Ils ont désigné les femmes, les nubiles, les ont emmenées. Elle ne comprenait pas leurs mots, mais elle devinait, à cause de leurs gestes obscènes. La lumière et le vent l'ont fouettée au visage. Ses jambes tremblaient si fort qu'*il* l'a traînée derrière lui en grommelant. Lorsqu'*il* s'est arrêté près d'un taillis de bougainvillées, *il* a arraché le tissu qui couvrait sa gorge, le pagne qui ceignait ses reins. *Il* a ri en découvrant la tache de naissance, écarlate, sur sa poitrine. Elle avait quinze ans et *il* lui a arraché ce qui lui restait d'innocence. Comment après ça s'imaginer que la vie peut réserver de merveilleuses surprises ?

Elle ne se mêle pas aux conversations chuchotées par les voix éraillées, mais elle écoute le craquement du négrier, les contractions de ses entrailles, leurs suppositions... Son ventre, oh son ventre, une plaie où remue une nausée continue... Elle entend. *C'est pour les briser qu'y les ont prises. Elles s'appartiennent plus. Ni à notre peuple. Elles sont souillées. Non, je te dis, c'est autre chose, leur but. Pour qu'elles rapportent plus. Y tentent leur chance. Avec un peu de veine, elles*

sont engrossées. Ça se vend mieux là-bas. Comment tu sais ? Je comprends un peu leur parler. Et moi, j'y comprends rien à ce qu'y nous font.

Tout dort. Elle chante, invoque les esprits, ceux de la terre jalouse dont elle est fille, de la voûte céleste qui drape le monde de ténèbres, des flots écumeux ballottant le navire aux relents de pourriture. Les yeux clos, elle voit leurs faces d'effroi qui se tordent, au rythme de son filet de voix, du tambour assourdi de son cœur; elle les exhorte, du fond de son cachot flottant, à mettre fin au mal qui l'emporte. Bourdonnement électrique au bout des vergues violettes, battement des eaux contre la coque, fracas des éclairs dans le ciel embrasé, cris des marins qui s'époumonent, hurlements des compagnons d'infortune. Elle écoute et jubile, implore sa délivrance. Tout tangué et vibre autour d'elle, dans l'arc puissant des esprits invisibles. Un grondement sinistre résonne dans la cale, puis un gargouillis qui monte, couvre les voix affolées. Bientôt, toute cette ordure se dissoudra dans les abysses océanes. Un tourbillon la soulève, une trombe la projette et l'aspire dans les profondeurs. Elle ne sait pas nager et, quand bien même, elle renoncerait. C'est si doux de se laisser couler, ensevelir par l'eau au goût de larmes. Ses poumons s'emplissent, mais elle chante au-dedans. Elle est la mer, elle est le vent, violence qui châtie et libère. Et elle chante au-dedans jusqu'à ce que tout s'efface.

Pupa Omu sent le sable sous sa tête, le soleil sur sa peau. Vivante. Rescapée. Échouée. Elle voudrait rester là, toujours, dans la douceur des éléments. Le temps s'étire, flux et reflux des vagues sur le rivage. Son pur de la nature purgée de l'humaine souillure. Elle entrebâille ses paupières. Pour la première fois depuis que *ça* lui est arrivé, elle consent à regarder le monde. Il renaît dans la lumière intense. À l'horizon, pas de trace du navire, ni de sa cargaison. L'eau cristalline lèche l'île aux éclats d'émeraude. Seule survivante, elle se redresse. Son corps couvert d'entailles et d'ecchymoses grince, mais la liberté, la solitude l'enivrent. Rester là, s'oublier dans ce temps suspendu, ce lieu hors du monde, toujours...

Soudain, l'eau s'anime, s'agite de vivants reliefs. Pupa Omu se raidit, craignant de voir une forme d'homme s'extraire de l'océan. *Lui* qui a allongé son corps sur le sien. Ce n'est rien qu'une risée passagère à la surface. N'empêche, il faut tout faire pour ne pas être reprise, si un de ces démons revenait à la vie. Elle doit construire un abri pour se défendre de toute attaque. Elle se détourne du miroitement marin et s'approche de la lisière de feuillage qui monte vers le ciel. Elle passe dans sa tête les nécessités. Dans l'abri où se retrancher, elle aura besoin d'eau douce, surtout, de vivres. Rien n'est plus urgent que l'eau, pour survivre encore un peu. D'ailleurs sa bouche s'est asséchée. Mais comment, mais où ? Si les esprits l'ont reprise aux mains des méchants, l'ont préservée de la noyade et échouée sur cette plage, alors elle peut s'en remettre à eux. Elle marche,

aux aguets, tandis que sa voix murmure l'incantation : *Esprits qui régnent sur la face de la terre, vous m'avez épargnée : faites jaillir une source pour ma soif*. Rien ne lui semble plus naturel que cette prière confiante, et elle sourit en marchant, soulève le treillis des lianes, se fraie un chemin par-dessus le fouillis des broussailles. Elle ne s'étonne pas d'entendre, en réponse à son invocation, un chuchotis cristallin. Elle s'en approche à pas feutrés: voici le cours d'eau minuscule qui sourd dans un sillon du morne escarpé. Elle se penche. *Merci*, souffle-t-elle, et elle boit une lente gorgée, se passe de l'eau sur le visage, les mains, les bras. Elle suit encore un peu le ruisseau jusqu'à un replat en surplomb de la baie. Elle s'établira sur ce balcon. Elle ne sait pas comment encore, mais elle sait qu'il y a de l'eau fraîche à volonté. Les esprits sont avec elle. La gratitude explose dans sa poitrine. Si les esprits le veulent, la fille à la gorge rouge survivra.

Le gîte est aménagé. Elle y rapporte des victuailles, noix et tubercules qu'elle râpe et conserve entre des feuilles de bananiers, fruits, baies. Malgré tout, la faiblesse la prend parfois, la rejette au sol. Le sang ne coule plus hors d'elle, mais sa vigueur s'étiole. Son corps dépérit tandis que s'enfle et durcit son ventre. Une nourriture différente, c'est ce qu'il lui faut. Elle ignore quoi, mais elle sait. Rassemblant ses forces avant la brûlure du zénith, elle sort chercher cette ressource inconnue de son île, car son domaine est fécond et luxuriant. Les esprits soutiennent son corps qui défaille. Ils la guideront.

Derrière un rideau de végétation se trouve un boyau qui s'étire en terre. Elle quitte le pagne qui ceint ses reins. Elle avance à quatre pattes, rampe dans la galerie, serpent ondulant, jusqu'à déboucher dans une cavité. Un rai de lumière verte tombe de la voûte fendue. Ô caresse de l'argile sur sa peau ! Elle s'en couvre en entier, les cheveux, les bras, la gorge, les seins, le ventre. Une pulsion la traverse soudain. Elle saisit une poignée de terre, la porte à sa bouche, la goûte, élastique, sucrée, douceuse. Sur sa langue, son palais cette alliance minérale et organique qui la régénère. Chez elle, il y a des femmes qui mangent le kaolin blanc et friable. Les femmes enceintes. Elle ferme les yeux. Son cœur bat dans sa poitrine, et autre chose encore. Des visions, des rêves sous ses paupières, des flamboiements primordiaux. Elle s'endort.

Lorsqu'elle s'éveille, la terre a séché, s'est craquelée sur sa peau, a croûté sur ses cils, ses cheveux. Elle sait. Le temps de l'isolement a cessé. Un autre va venir, d'au-dedans. Il est temps de sortir, de revenir au monde vert et frais, au vent et à la mer. Elle remplit ses poings d'argile et rejoint l'extérieur.

Elle a fait monter haut les flammes, rempli les calebasses d'eau claire, préparé un matelas de feuilles. Bientôt son corps sera traversé d'un feu plus brûlant, sa solitude transpercée par l'altérité. Elle a porté dans son corps une chair autre que la sienne. Comment ce qui est issu de l'horreur absolue peut-il, en cette heure de vérité, lui sembler don gratuit des esprits, cadeau parfait, cette vie qui la transforme, la décentre ?

S'ouvrir d'abord. Lorsqu'elle est devenue nubile, elle a assisté à une naissance chez elle, juste avant sa capture. Elle se rappelle la sollicitude des femmes de la tribu, leurs gestes sûrs, les pressions sur le corps de la femme accroupie, la mélopée. Pour elle, ce seront les chants de la jungle, la voix des esprits dans les feuilles, le vent qui s'engouffre entre les roches basaltiques du morne. Elle s'adosse contre la paroi, plie les jambes, renverse son bassin. La puissance monte en elle, sauvage intensité de vie. Elle voit sa grotte nourricière, le tunnel, son expansion. *Étroit le passage, brûlant, mais mon enfant, ma vie, passe. Ce chemin en moi, cet espace, je te l'ouvre. Sans peur. Viens, mon enfant.* Sa voix, venue de son fondement, grave, caverneuse, ferme, encourage, exhorte. La nature sait mieux qu'elle les ressources cachées dans sa chair, dans l'instinct de l'être qui vient. Une fulgurance l'éblouit. Il passe et se dépose sur les feuilles, l'enfant. Son. Pupa Omu s'allonge, le couche contre son sein bombé qu'il reconnaît aussitôt. Son duvet est blond, presque blanc, sa peau un peu collante, si fine. Merveille.

Quand Son était petit, elle lui racontait la vie d'avant, le village, les bêtises avec ses frères et ses sœurs. L'enfant l'écoutait en silence. *Encore*, disait-il en suçant son pouce. Elle a arrêté, inquiète, quand il a commencé à la questionner. *C'est quoi, des frères et sœurs ? Et un papa ? Ton village, il est où ? Où ils sont tous passés ? Y a d'autres gens sur terre ? D'autres terres dans la mer ? Pourquoi ta peau est foncée et la mienne claire ?* Il colle son bras contre le sien et compare. *Et ton corps, pourquoi il est pas comme le mien ? Sa couleur, sa forme ?* Les questions fusent, insistantes, elle élude : *C'est des légendes, tout ça. Il n'y a que nous au monde. Merveille.*

Les alertes surviennent de loin en loin. Au large se découpe une forme, minuscule d'abord, puis plus nette, ses voiles déployées. Vite, Pupa Omu cache les humbles traces de leur vie, le feu surtout. Ils se tapissent dans le gîte, la peur au ventre. Treize ans ont passé et, si l'ombre a plané dix fois sur les flots, toujours elle a reflué. Mais Son n'a plus peur seulement. La dernière fois, il a dit : « S'il y a un danger, Umi², c'est qu'il y a une présence. Dis-moi la vérité : n'y a-t-il que nous au monde ? » Elle esquive : il a grandi, son fils, il est fort, presque un homme ; mais quelle vérité exposer ? Lui

dire ses traumatismes, l'arrachement à sa terre natale, la captivité, le viol dont il est issu ? Mieux vaut garder les lèvres serrées. Ce soir-là, quand la menace s'est dissipée, Son descend au rivage. Elle reste dans l'ancre. Ses larmes sont amères.

À l'aube, Pupa Omu retourne à son lieu secret pour extraire l'argile. Les étourdissements reviennent, l'insomnie. En sortant, l'odeur âcre la saisit : le feu ! Vite, à l'abri ! Son cœur cogne fort entre ses côtes. Soudain, elle voit : son fils à la peau claire a allumé sur la plage un feu. Il jette de vastes brassées de feuillage humide qui fume plus qu'il ne se consume. Et le bateau se dirige droit sur le fanal. Et Son danse et chante, rit comme un fou tandis que s'approche la menace qu'il espère.

Pupa Omu ne peut plus rien pour lui. Ils le prendront. Et ensuite, quoi ? Elle l'ignore, mais il a choisi. Partir, être au milieu des autres, malgré la souffrance et le mal. Cela ne lui appartient plus. Elle sait ce qui lui reste à faire : glisser son corps menu dans le boyau étroit, rejoindre son envoûtante solitude.

Kathrine Hasnaoui

¹ *barracoon* : bâtiment dans lequel étaient enfermés les Africains destinés à la traite transatlantique.

² *Umi* : Maman